

ARCHIVES – Asnières à Censier
Rubrique « Ereignis »
Numéro 4 / Mai 2014

Verdun: vers une mémoire franco-allemande ?



Pourquoi Verdun? De février à décembre 1916, les troupes françaises et allemandes se sont affrontées devant Verdun, au cours de l'une des batailles les plus meurtrières de la Grande Guerre. Elle est restée dans les mémoires la bataille-type de cette guerre; elle présente tous les aspects considérés aujourd'hui comme caractéristiques de 14-18: la guerre de position, la supériorité de la défense sur l'attaque, les tranchées, les champs de bataille ravagés par les obus et l'effroi causé par l'importance inédite de l'artillerie. Aujourd'hui encore le site attire 400 000 touristes par an, prouvant ainsi qu'elle est encore présente dans les mémoires. Toutefois, l'on remarque que parmi ces touristes les Allemands sont loin d'être majoritaires, derrière les Anglais ou les Néerlandais. Pourquoi alors envisager une mémoire franco-allemande de Verdun ?

Verdun à la croisée des nations française et allemande. Si la question de la mémoire franco-allemande se pose, c'est d'abord parce que la bataille de Verdun a été la seule bataille de la Grande Guerre à opposer exclusivement les troupes françaises et allemandes. Mais aussi parce que Verdun n'est pas un site anodin dans l'histoire des rapports franco-allemands : sans remonter jusqu'au traité de Verdun de

843 qui donne naissance sous forme embryonnaire au Reich et à la France, on peut noter qu'en 1870 Verdun est un point de résistance important des Français face aux Prussiens qui leur laisse un souvenir pénible, et que l'annexion de l'Alsace-Moselle qui rapproche Verdun de la frontière allemande en fait un point stratégique de défense, comme le montre le programme de forts autour de Verdun du général Séré de Rivières. À cela s'ajoute la victoire des troupes nazies sur Verdun en 1940, qui sera vécue comme une revanche de la défaite de 1916. Même si elle se cristallise autour de la bataille de 1916, la mémoire de l'histoire franco-allemande du site déborde donc celle-ci et confère ainsi plus de légitimité à un questionnement franco-allemand sur Verdun.



Histoires distinctes, mémoires discordantes. Toutefois on peut mettre en doute la possibilité et la pertinence d'une mémoire commune, dans la mesure où les deux mémoires divergent par essence. Tout d'abord, la bataille prend d'emblée un sens radicalement différent pour les deux nations : les troupes françaises défendent leur propre sol, ont une raison concrète de combattre et sont aussi de ce point de vue profondément liées à l'arrière qui compte sur elles, alors que les troupes allemandes, qui n'ont pas tellement d'espoir de vaincre ont la sensation d'être sacrifiées et abandonnées par le haut commandement et la nation (qui justifiaient cette aberration stratégique par l'idée qu'il fallait saigner à blanc les troupes françaises). De plus, de par le système de renouvellement constant des troupes organisé par le général Pétain, la quasi-totalité de l'armée française a connu Verdun, ce qui n'est absolument pas le cas des troupes allemandes. Du côté français, il s'agit ensuite – ce qui est décisif pour la mémoire – d'une victoire, tandis que du côté allemand c'est une défaite.

Si les mémoires de la bataille dans l'entre-deux-guerres vont être marquées dans les deux pays, comme celles de toute la Grande Guerre, par l'horreur de la guerre et la volonté d'éviter à tout prix qu'elle advienne à nouveau, la mémoire française sera donc inévitablement plus pacifiste, alors que l'amertume de la défaite continuera de marquer la mémoire allemande de Verdun. Ce dernier aspect de la mémoire qui sera d'ailleurs fortement instrumentalisé par les nazis qui insisteront aussi sur l'abandon des soldats de Verdun par l'Empire en 1916. Enfin du côté allemand, encore plus que du côté français, l'hypermnésie de la Seconde Guerre Mondiale a fortement éclipsé la mémoire de la Première, et donc de Verdun.



Un symbole fort pour les anciens combattants des deux pays. Verdun reste pourtant LA bataille franco-allemande de la Grande Guerre, avec un affrontement exclusif et immensément meurtrier des deux armées. De plus, dans les deux pays, elle a été un traumatisme pour l'arrière (pendant le déroulement de la bataille déjà, les opinions publiques des deux camps étaient très fortement investies dans Verdun) et, surtout, pour les soldats : c'est le lieu où la guerre a été le plus vécu comme un enfer. Verdun est l'emblème de ce que les anciens combattants français comme allemands veulent éviter à tout prix de voir se renouveler : la bataille totale, où l'investissement des individus, de leurs corps et de leurs volontés est indispensable, en même temps que le poids de l'artillerie et l'universalisation du bombardement submergent les soldats, les laissant la plupart du temps aveuglés par la poussière et assourdis par le bruit, réduits à se terrer dans des trous creusés par des obus, dans l'espoir que la probabilité qu'un obus retombe exactement au même endroit soit mince.



Un enjeu décisif de l'amitié franco-allemande. C'est donc bien dans le souvenir de la bataille de Verdun que se cristallise l'horreur de la guerre, initiant ainsi des pacifismes qui ne prennent pas les mêmes formes mais qui sont la base de la réflexion pour une résolution franco-allemande du problème dont le site de Verdun est le symptôme. Les anciens combattants allemands et français se réunissent d'ailleurs en 1936 à Verdun : même si les intentions du gouvernement nazi n'étaient pas les mêmes que celles des anciens combattants pacifistes, on voit bien qu'il y a les bases d'un mouvement d'union contre la guerre. Le rapprochement franco-allemand à Verdun ne reprendra qu'en 1984 avec la poignée de main émouvante de Kohl et de Mitterrand, mais cette rencontre est bien le signe de la symbolique forte de Verdun dans la question des relations franco-allemandes, notamment à cause de l'histoire du site.

Si les mémoires de Verdun en France et en Allemagne diffèrent donc sur beaucoup de points, il est permis d'imaginer la possibilité non pas d'une conciliation de ces deux mémoires, mais de l'existence ou de **la constitution d'une troisième mémoire, franco-allemande**, qui constitue une approche encore différente du souvenir de Verdun.

Lucie Lamy

Photos : © Christian Sommer